

SIMPLES CHOSES

*C'est vrai, j'aime l'oiseau,
— Je vous l'accorde encore —
Quand il chante à l'aurore
Sur le chêne ou l'ormeau.*

*J'aime le ruisseau,
— Mais pourquoi ce sourire ? —
J'aime à vous le redire
Au champ comme au bosquet.*

*C'est vrai, j'aime la fleur,
— Mais c'est de la malice ! —
J'aime son frais calice ?
Dans la joie, la douleur.*

*Ma foi, vous vous moquez !
Dire que je vous aime ?
C'est de l'audace même...
Puisque vous le savez !*

ALBERT LOZEAU

AUTEUR ET ACTEUR

(Suite)

(Traduit de l'anglais de Mary H. Tennyson)

— Clinton, voici mon bras droit, mon vieux camarade d'école, Henry Browne. Si vous connaissiez la moitié du bien que je connais de lui...

Se servant lui-même tranquillement de jambon et de café, tout en jetant un coup d'œil du côté du jeune auteur rougissant et anxieux, Browne remarqua gentiment :



Vous rappelez-vous cette scène du *Scorpion humain*.
Page 500, col. 3

— M. Clinton ne se soucie pas de discuter mes qualités en ce moment, je suis sûr. Continuez votre lecture, je vous prie.

— Un moment, dit Warden suppliant ; Clinton m'excusera, bien sûr. Y a-t-il des lettres, Browne ?

— Pas une seule intéressante, répondit le secrétaire d'un ton décidé.

— Laissez-moi y regarder, mon garçon.

— Mais M. Clinton lit ?

— Non, nous n'avons pas encore commencé.

— Oh, vraiment ? répondit l'autre d'un ton entendu. Eh bien, les voici, mais je vous assure qu'elles ne renferment rien d'intéressant.

— By George ! s'écria Warden, parcourant le paquet volumineux et ne remarquant pas du tout l'expression défaite de l'auteur troublé, by George ! beaucoup de dames ce matin en tous cas.

— Rien que des demandes de fauteuils ou d'engagements, expliqua Browne d'un ton bref.

— Bonnes demandes d'engagements ?

— Pas le moins du monde. Amateurs à la mode.

Se rejetant au fond de son fauteuil, Warden fourra ses mains dans ses poches, et encore une fois en fit bruyamment sonner le contenu, tout en disant joyeusement :

— Ainsi que je vous en faisais la remarque tout à l'heure, Clinton, vous vous décideriez difficilement à accorder votre crédit aux gens qui vous écrivent pour engagements. Vous vous souvenez de la fille borgne qui n'avait point de menton, Browne ? Celle qui eut le toupet d'envoyer sa photo ? Ha ! ha ! A propos, où est-elle cette photo ? Je dois l'avoir quelque part ?

Sautant sur ses pieds, il se tourna du côté d'un secrétaire ; mais, avant qu'il eût pu faire un pas, Browne lui posa la main sur le bras :

— Voyons, Warden, dit-il, M. Clinton ne tient pas à voir cette horrible chose.

— Je suis sûr du contraire, reprit l'autre innocemment : c'est une vraie curiosité.

— En tous cas, donnez-lui le choix, proposa le secrétaire.

— Je ne crois pas avoir envie de la voir en ce moment ; merci tout de même, dit Clinton d'un ton rauque.

— Oh ! all right, c'est votre affaire, vous ne savez pas ce que vous perdez, voilà tout, assura Warden d'un air légèrement contrarié, en se rasseyant. Cette fois-ci, Clinton, je suis prêt. Avant de commencer, pourtant — où est le vent Browne ?

— A l'ouest.

— Bien ! j'aurais pu le savoir sans le demander. Je me sens tout à fait dans mon assiette, ce matin. Vous ne sauriez vous imaginer quel effet les changements atmosphériques ont sur moi, Clinton ; je ne suis bon à rien quand le vent est à l'est. A ces moments là, je ne suis qu'un encombrement sur la terre. Le fait est que mes nerfs sont accordés trop haut, absolument trop. C'est mon tempérament artistique, je suppose. Lord bless me, quelle vie je menais à ma pauvre mère lorsque j'étais enfant. Avant l'âge de douze ans, j'ai eu la rougeole, le croup, la fièvre scarlatine, la petite vérole.

Browne se mit à tousser.

— Je vous demande pardon, parlez-vous, Browne ?

— Certainement non, répondit le secrétaire avec dignité : j'attends que M. Clinton commence.

— De fait, oui, opina Warden d'un ton aimable. Je vous prie de m'excuser cette fois encore, Clinton. Voyons maintenant.

La voix de Clinton trembla un peu, tandis que d'un air soulagé il recommença :

— Scène, intérieur de salon à...



L'embrassant à plusieurs reprises, il se mit à sautiller à travers le salon. — Page 501, col. 1

Pour la seconde fois la porte s'ouvrit et une dame entra. Les nerfs de Clinton commençaient à l'agacer désagréablement, mais en dépit de sa position incommode il remarqua que la nouvelle venue était charmante et qu'elle ressemblait d'une façon frappante au fameux directeur. Très paisiblement elle prit sa place au bas de la table, en faisant un geste pour montrer qu'elle remarquait la nécessité de garder le silence. Saluant poliment l'auteur, elle esquissa un baiser à l'adresse de son père, fit un familier signe de tête à Browne et alors, sans faire le moindre bruit, se servit à manger. Mais il n'y avait pas moyen de retenir Warden.

— Ah ! Dolly, mon amour, s'écria-t-il chaudement, vous êtes en retard, ma petite femme. Vous êtes bien aujourd'hui, mignonne ?

— Tout à fait, père, merci, répondit vivement Mme Somerset.

— Voici ma fille, Clinton, continua Warden, en la regardant avec amour et orgueil. M. Clinton est venu lire une pièce, ma chérie.

— Je sais, je regrette d'avoir interrompu, dit la dame, se tournant gracieusement du côté du jeune homme. Continuez, je vous prie.

— Un moment, Clinton. Je suis bien content que vous soyez ici, ajouta Warden, tout en passant avec empressement les toasts et le hachis, parce que vous allez pouvoir donner votre opinion sur la pièce. Je vous assure, Clinton, que Mme Somerset a un jugement très droit. Son goût a été cultivé avec beaucoup de soin. Elle a lu toutes mes pièces, et j'ai même altéré certaines scènes d'après ses suggestions.

Il se rejeta de nouveau dans le fond de sa chaise, et allongeant ses petits pieds bien soignés, remua sa menue monnaie et ses clefs, et sourit gentiment à sa charmante fille :

— Vous vous rappelez cette scène du *Scorpion humain*, Dolly ? demanda-t-il, en accompagnant sa question d'un clignement heureux de ses yeux bruns, semblables à ceux d'un oiseau.

Rougissant avec grâce, Mme Somerset jeta un rapide coup d'œil au visage rapidement pâissant de Clinton, et répondit en fronçant gentiment les sourcils du côté de son père, inconscient de ce trouble :

— Oui, chéri, je m'en souviens. Voyons, M. Clinton, je vous en prie, continuez. Si vous n'en êtes pas rendu loin, je comprendrai certainement le sens de votre pièce.

— Oh ! nous n'en sommes pas loin, s'écria le père, naïvement.

— Seulement à la description des caractères, interposa Browne d'un ton qui en disait long.

— Oh ! s'écria Mme Somerset, semblant douter.

— C'est heureux, n'est-ce pas, continua Warden. Vous plairait-il de recommencer les caractères, Clinton, à cause de ma fille ?

— Certainement, répondit Clinton avec empressement. Mme Somerset me fait l'honneur de s'intéresser à ma pièce.

Le cœur plus léger, il leva son manuscrit et lut :

“ Le Révd Félix Findlater ; Frédérick Hammer Joseph, homme de pied ; Marjorie Findlater ; Sybil Findlater ; Emma, servante.”

Warden se plaça les bouts des doigts ensemble, et fit un signe approbatif de sa tête blanche.

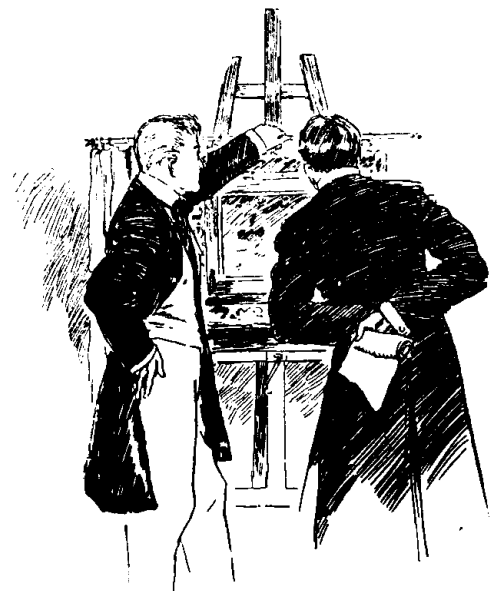
— Petit groupement gentil et compact. Trois hommes et trois femmes.

— Oh ! ah ! j'aurais dû expliquer, interposa Clinton ; Sybil Findlater est une enfant.

— Une enfant ! A la bonne heure ! s'écria Humphrey Warden avec enthousiasme. Vous aimez beaucoup les enfants, Clinton ?

— Beaucoup, répondit l'auteur vivement.

Le visage luisant de plaisir, Warden se leva rapidement et, allant à la porte, l'ouvrit.



Que pensez-vous de ce tableau ? demanda Warden.
Page 502, col. 1

— Sophie, apportez Miss Mabel, appela-t-il.

Puis, se tournant du côté de Clinton, il continua :

— Si vous aimez beaucoup les enfants, vous devez voir ma petite fille.